

Enchanteurs de l'esprit, vous qui m'étiez sacrés,
Vous qui me possédiez, livres, vous m'éceurez.
Trop longtemps, j'ai subi la honte de vos charmes.
J'oubliais ma douleur et desséchais mes larmes
En ramenant sur vous mes regards studieux.
Ah! ce culte secret et ce zèle pieux,
Ce patient travail, ce désir volontaire
Par quoi je croyais fuir les vices de la terre,
Vous les avez trompés en même temps que moi,
Livres de peu d'amour, livres de peu de foi...
Bien que craignant les mots aux sonores images,
Je me suis laissé prendre aux rêts de leurs mirages,
Et par la juste ampleur de leurs rythmes bercé,
En rêvant, j'ai perdu la force de penser. (8)
Mais, vous, poussant toujours le troupeau des idées
Vers les cimes de toute impureté gardées,
Vous avez oublié de prévoir le malheur.
Aussi le grand vent d'est et la grande douleur
Ont fondu sur le monde en humaine avalanche.
Crédule espoir, et vous, douce illusion blanche
De la paix éternelle et des hommes unis,
Vos désirs les plus purs ne sont-ils pas ternis?
Dans ce branle mortel où tournent les royaumes,
N'êtes-vous pas de sang recouverts, chers fantômes?
Les phrases et les mots ont perdu leur valeur.
La loi la plus morale est celle du voleur.
Le meurtre nécessaire affirme le courage.
Et se cachant des mains les yeux et le visage,
Ses sanglots étouffés par la voix du canon,
Le Progrès cherche en vain à proclamer son nom...

I

Enchantés de l'esprit, vous qui m'êtes sacrés,
Vous qui me possédez, livres, vous m'écoutez.
Trop longtemps, j'ai subi la honte de vos charmes,
J'oubliais ma douleur et désolais mes larmes.
En revenant sur vous mes regards studieux,
Avec cette ardeur et ce zèle pieux,
Ce patient travail, ce désir volontaire
Par quoi je croyais fuir les vices de la terre,
Vous les avez trompés en même temps que moi,
Livres de peu d'amour, livres de peu de foi...
Rien que traînant les mots aux sonores images,
Je me suis laissé prendre aux rêts de leurs mirages,
Et par la juste ampleur de leurs rythmes bercés,
En rêvant, j'ai perdu la force de penser.
Mais, vous, passant toujours le troupeau des idées
Vers les cimes de toute impureté gardées,
Vous avez oublié de prévoir le malheur.
Aussi le grand vent d'est et la grande douleur
Ont fondu sur le monde en humaine avalanche.
Crédite espoir, et vous, donc effrayé blanche
De la paix éternelle et des hommes unis,
Vos désirs les plus purs ne sont-ils pas ternis?
Dans ce drame mortel où tournent les royaumes,
N'êtes-vous pas de sang recouverts, chers fantômes?
Les phrases et les mots ont perdu leur valeur.
La loi la plus morale est celle du voleur.
Le menteur nécessaire affirme le courage.
Et se cachant des mains les yeux et le visage,
L'âme étouffée par la voix du canon,

Incompris à l'effort de l'atavisme humain,
 N'écoute que ton âme, et ne recherche qu'elle.
 Elle seule connaît encore le chemin
 Qui progresse tout droit vers la joie immortelle.



Les livres, aujourd'hui, n'apportent que détresse,
 N'apportent qu'un grand bruit de larmes dans le vent.
 La plus haute pensée, on s'en déintéresse,
 Tant l'esprit détaché rend le cœur moins vivant.

II

Insoumis à l'effort de l'atavisme humain,
N'écoute que ton âme, et ne recherche qu'elle.
Elle seule connaît encore le chemin
Qui progresse tout droit vers la joie immortelle.



Les livres, aujourd'hui, n'apportent que détresse,
N'apportent qu'un grand bruit de larmes dans le vent.
La plus haute pensée, on s'en désintéresse,
Tant l'esprit dégradé rend le cœur moins vivant.

III

Nature indifférente aux passions humaines,
Je voudrais que mon cœur, sur le tien modelé,
Oubliât le souci des jours et des semaines,
Dépassât le désir de plaindre et de parler.



Mais les râles sanglants, mais les cris d'agonie,
L'agile puanteur de l'immense charnier
Me remplissent les yeux de l'angoisse infinie
De ceux jetés aux crocs du sombre nautonier.

IV

Poètes et rêveurs, savants et philosophes
 Qui faites chatoyer ainsi que des étoffes
 La pensée où l'esprit dépose son levain,
 D'une voix tout ensemble énergique et lassée,
 Maudissez pour toujours les jeux de la pensée,
 Puisque votre labeur d'autrefois était vain.



Si ^{ferme} ~~haine~~ qu'elle soit, il faut qu'elle périsse,
 La belle illusion du droit par la justice.
 Qu'importe la raison si la force est vainqueur!
 La seule loi qui vaille est le devoir de vivre.
 Bannissez les discours, la faiblesse et le livre,
 Et qu'une juste haine occupe votre cœur.

Courez vers les combats, insoucieux du blâme,
 Porteurs du feu secret qui fructifie en l'âme
 Des rêveurs devenus des hommes d'action.
 Débordez le péril des luttes intestines,
 Et pour sauver le monde et les roses latines,
 Assurez leur terreur de votre affection.

Poètes et rêveurs, savants et philosophes
 Qui faites chatoyer ainsi que des étoiles
 La pensée en l'esprit de nos leçons,
 D'une voix tout ensemble énergique et lassée,
 Mandiez pour toujours les jeux de la pensée,
 Puisque votre labeur d'autrefois était vain.



Si ~~l'homme~~ qu'elle soit, il faut qu'elle périsse,
 La belle illusion du droit par la Justice,
 Qu'importe la raison si la force est vainqueur!
 La seule loi qui vaille est le devoir de vivre,
 Bannissez les discours, la faiblesse et la lyre,
 Et qu'une juste haine occupe votre cœur.

Courrez vers les combats, insoucieux du blâme,
 Porteurs du feu secret qui fructifie en l'âme,
 Des rêveurs devenus des hommes d'action,
 Débordez le péril des luttes intestines,
 Et pour sauver le monde et les roses latines,
 Assurez leur terre de votre affection.

V.
Orgueil des horizons, forêts, belles forêts,
Dont les foules massives,
Autrefois limitaient la plaine et les guérets,
Comme un fleuve ses rives;

Couvrant de vos débris les bataillons humains
Abattus par la guerre,
Abattus vous aussi, vous jonchez les chemins
Que vous borniez naguère. /



Et, parfois, quand, au soir, le vent, plein de lenteur,
Fouille votre ombre noire,
Il découvre sous vous l'affreuse puanteur
Qu'a l'odeur de la gloire.

Orqueils des horizons, forêts, belles forêts,
Dont les forêts massives,
Autrefois limitaient la plaine et les guérets,
Comme un fleuve ses rives;

Couvrent de vos débris les bataillons humides
Abattus par la guerre,
Abattus vous aussi, vous jonchez les chemins
Que vous borniez naguère,



Et, parfois, quand, au soir, le vent, plein de lenteur,
Bouille votre ombre noire,
Il découvre sous l'affreuse pesanteur
Qu'a l'obeur de la pluie.

VI

Hélas! humiliant les plus hautes idées,
Déliçant leur béton de phrases et de mots,
Le jasant de la mort, en vagues débordées,
L'horizon sanieux inonde de ses maux.

Tous ces jeunes espoirs, noyé par sa furie,
Leur génie en bouton ne rejettera plus.
Déjà depuis longtemps les corbeaux en frairie
Ont dépecé leur corps sur les champs mamelus.

Et moi, qui les admire, et moi, qui les lamente,
J'éprouve le besoin grandissant de chanter
Leur course vers la mort qui fut si véhémence,
Tant leur mémoire est vive en mon cœur déserté.

VII

Enfants, blés de l'esprit, fruits de l'intelligence
Mûris par le soleil de la vie au matin,
Vous n'aviez pas prêté le serment d'allégeance
Aux secrets inconnus gardés par le destin.

Aussi, comme un bruit d'eaux et de rames dans l'ombre,
Vos yeux se sont ouverts et fermés, tour à tour.
Enfin, autour de vous, tout est devenu sombre:
Vous ne connaissez plus le plaisir ni l'amour.

Mais ne regrettez pas vos plaisirs. Dans les villes,
La douleur à genoux pleure inlassablement.
Et seul l'âcre parfum de ses pleurs inutiles
Elève son encens vers le ciel inclément.



Beaux enfants, bien que soit pour longtemps amoindrie
La source des métiers dépeuplés chaque jour,
Soyez fiers! Votre mort a sauvé la Patrie:
Vous pouvez mépriser le plaisir et l'amour.

III

Enfants, bies de l'esprit, fruits de l'intelligence
Mûris par le soleil de la vie au matin,
Vous n'avez pas prêté le serment d'obéissance
Aux secrets inconnus gardés par le destin.

Aussi, comme un fruit d'eau et de rames dans l'ombre,
Vos yeux se sont ouverts et fermés, jour à jour.
Enfin, autour de vous, tout est devenu sombre:
Vous ne connaissez plus le plaisir ni l'amour.

Mais ne regrettez pas vos plaisirs. Dans les villes,
La douleur à genoux pleure incessamment.
Et seul l'écureuil de ses pleurs inutile
Élève son encens vers le ciel inclement.

Beaux enfants, bien que pour longtemps amoindrie
La source des métiers dépeuplés chaque jour,
Soyez fiers! Votre mort a sauvé la Patrie:
Vous pouvez mépriser le plaisir et l'amour.

VIII

Ces membres dispersés, toutes ces mains tordues,
Tous ces corps privés de tombeaux
Pourrissent lentement parmi les étendues,
En proie à la faim des corbeaux.

Et la pluie, et le vent, réunissant leurs plaintes,
Bercent de sourds gémissements
Ces esprits décharnés, ces lumières éteintes
Que résumant des ossements.

René Maran

VIII

En proie à la faim des corps,
Pourrissent lentement parmi les étendus,
Tous ces corps privés de tombeaux
Ces memores dispersés, toutes ces usines forges,

Que résument les ossements,
Ces esprits déchirés, ces lumières éteintes
Paroît de sourds résonnements
Et la pluie, et le vent, rénaissant leurs plaintes,

À Mme Maram